

Les Inrockuptibles – 5 juin 1996

Drôles de zèbres par Serge Kaganski

Un singe nous fixe étrangement, un éléphant glisse entre les platanes...

Un documentaire au croisement de la science, du fantastique et du surréalisme.

Un peu submergés par le déferlement des sorties postcannosises, il ne faudrait surtout pas oublier *Un Animal, des animaux*, véritable joyau d'intelligence cinématographique coincé - mais, on l'espère, pas écrabouillé - entre le Rohmer et le Desplechin. On connaissait son réalisateur, Nicolas Philibert, pour *La Ville Louvre*, minutieuse plongée dans les coulisses et secrets du célèbre musée, ou pour *Le Pays des sourds*, formidable leçon de regard sortie en salle l'année dernière. Dans *Un animal, des animaux*, la caméra de Philibert a scrupuleusement enregistré les étapes de la rénovation du Muséum d'histoire naturelle. Un travail de restauration à la fois gigantesque et méticuleux, qui a nécessité des dizaines de compétences diverses voire opposées, de la matière grise et de l'huile de coude : doigts de fée des taxidermistes, connaissances des paléontologues, muscles des déménageurs, oeil des coloristes, regard des architectes, organisation des archivistes... C'est tout un bestiaire humain et scientifique que Philibert nous dévoile, des tâches les plus infimes (classement des papillons, collage d'une plume sur un oiseau...) aux travaux les plus grands (reconstruction du bâtiment et réagencement des secteurs selon la chaîne de l'évolution...), de la tête (réflexions conceptuelles des scientifiques) aux jambes (sueur des camionneurs qui transportent un éléphant), tout un travail collectif de mise en scène et de représentation ; finalement, en bon cinéaste, Philibert nous montre aussi la métaphore du tournage d'un film. Mais par-delà les hommes, les vraies vedettes ici sont leurs ancêtres et arrière-petits-cousins, tous ces insectes, reptiles et autres mammifères que l'on repeint, recoud et retape, des griffes au museau. Le tour de force d' *Un animal, des animaux* consiste à redonner vie à toute une faune figée pour l'éternité dans la pose empaillée. Par l'intelligence de son regard et la force des images mouvantes, Philibert frise alors un fantastique qui évoque les plus belles heures documentaires de Franju ou Resnais : un singe nous regarde étrangement comme un vieillard saisi d'effroi, un éléphant glisse entre les platanes du jardin des Plantes, un zèbre s'envole devant les fenêtres du Muséum, un ours attend qu'on lui recolle un oeil, d'autres animaux semblent prêts à bondir de leurs étagères de rangement pour sauter à la gorge de leurs géôliers (ou du spectateur qui les regarde) - autant de lignes de fuite surréalistes surgissant des situations les plus prosaïques. Mine de rien, Philibert se livre à une réflexion sur le regard qui rappelle l'inventaire animalier du *Au hasard Balthazar* de Bresson : le cinéaste scrute cette faune empaillée droit dans les yeux; du coup, c'est celle-ci qui nous observe silencieusement, avec au fond des yeux comme une terrible lueur de reproche, un questionnement mystérieux. Vieux fond de culpabilité qui resurgit dans cette question d'une écolière de 11 ans après vision du film: « D'où viennent les ani-maux ? Est-ce qu'on les a tués pour les empailler ? » Une caméra n'est jamais neutre. Mais la palme de l'humour revient à une autre écolière qui a demandé à Philibert: « Pourquoi vous ne jouez pas dans le film ? » Le cinéaste n'est certes pas encore assez mûr (ou pas assez mort) pour l'embaumement et au stade de notre évolution, l'homme du XXe siècle n'est pas près de rejoindre les spécimens du Muséum. En attendant, Philibert vient de nous donner une leçon de modestie (vanité de l'homme

dans l'immense chaîne de l'évolution). Leçon qui a l'élégance d'être avant tout un film formidable, aux confins de la science, de l'architecture, de la poésie, du fantastique, du naturalisme et du work-in-progress.

www.lesinrocks.com